Oui, la situation des exilés est dérangeante, à la fois pour eux et pour ceux qu’ils ont bousculés dans leur confort matériel ou intellectuel. Mais toute altérité n’est-elle pas par nature dérangeante, et la vertu d’humanité ne consiste-t-elle pas précisément à accepter ce dérangement ? Au-delà de la tolérance, qui n’est souvent que l’autre nom de l’indifférence et  
d’un mépris qui tue, l’Évangile nous appelle à entrer en relation avec l’autre, en premier lieu par la parole qui humanise à la fois celui qui parle et celui qui écoute.

À l’inverse de ce haut fonctionnaire qui, dans le récit, affirme que la parole des exilés n’est pas crédible et qu’on ne peut rien construire à partir d’elle. De fait, si l’on commence à leur parler, on ne peut plus les traiter comme des déchets. Oui, il faut être réalistes. Il n’y a pas de solution miracle, du moins à vue humaine. Mais « le seul réalisme qui compte, c’est que nous ne pouvons pas démissionner de la dignité humaine » (p. 76).

« Qu’as-tu que tu n’aies reçu ? »  
Il faut réfléchir aux causes de ces situations de détresse, bien que certains chrétiens, et même certains prêtres issus du milieu ouvrier, aient peur de s’y casser les ailes. Mais la foi nous invite à prendre ce risque. Tant pis si, après avoir traité de saint celui qui s’occupe des pauvres, on le traite de communiste lorsqu’il demande pourquoi ils le sont. Ceux qui font le jeu des passeurs, si l’on y réfléchit, ce sont les grandes multinationales qui, avec la complicité des politiques, ont financiarisé l’économie et rendu dépendants des pays agricoles autrefois auto-suffisants. Ce sont des États qui arment des factions rivales au risque de faire basculer les pays dans la dictature ou l’islamisme, ou qui signent des accords hypocrites sur les conditions d’accueil des migrants.

Quant à ceux qui, au nom de l’identité chrétienne de la France, considèrent les migrants comme une menace, Olivier Leborgne leur répond que si nous voulons être fidèles à l’âme de notre pays, nous devons choisir de « poser les questions des difficultés migratoires dans leurs causes profondes et non dans leurs effets et (...) de traiter toute personne pour ce qu’elle est dans le respect de sa dignité inaliénable » (p. 68). Fondamentalement, Olivier Leborgne s’oppose à l’idée que partager ce serait perdre. Au contraire, « la personne humaine qui renonce au partage (...) ou qui y est contrainte, se voit progressivement rognée dans ce qui fait son dynamisme fondamental » (p. 106), car nous sommes relation et don.

Dans une perspective plus théologique, sinon métaphysique, Olivier Leborgne soulève cette question qui aiguise sa conscience : suis-je pour quelque chose dans le fait d’être né en France de parents français ?

Et eux, les exilés, ont-ils mérité leur situation ? Peut-on dire qu’ils ont « bien cherché » ce qui leur arrive ? Il relie ces questions à la phrase de saint Paul : « Qu’as-tu que tu n’aies reçu ? » (1 Cor 4.7), non pas tant pour nous culpabiliser, que pour nous inviter à la gratitude, à reconnaître le don de Dieu en nous et dans les autres. Toutefois, lorsqu’il emploie le terme de responsabilité, c’est à la fois pour nous faire porter, en tant qu’anciennes puissances coloniales, les racines de la crise actuelle, et pour nous inviter à prendre nos responsabilités, au sens où nous avons à répondre de la situation de nos frères. Il appelle les politiques à « oser  
explicitement la solidarité internationale », au risque d’être désavoués par leur électorat.

La seule critique qu’on puisse adresser à ce livre concerne son titre. Ce n’est pas une prière à Dieu, mais un appel adressé aux hommes : aux catholiques d’abord, mais aussi à tous les hommes de bonne volonté, en particulier ceux qui ont des responsabilités politiques. Si Olivier Leborgne ne prie pas ici pour les migrants, ce n’est pas parce qu’il ne faut pas le faire : c’est parce que le possible dépend de nous. « À nous le possible, à Dieu l’impossible. Engageons-nous tous sur les chemins du premier. Je sais personnellement que Dieu y marche déjà avec nous. Et pour l’impossible, je lui fais confiance. » C’est sur ces mots qu’il conclut.  
  
Une parole courageuse parce que dérangeante  
  
Merci monseigneur d’avoir osé cette parole courageuse parce que dérangeante. Vous n’aurez pas les honneurs de CNews et de M. Bolloré qui se rêve en faiseur de papes. Mais à l’heure où une grande partie de l’épiscopat suit la boussole du « qu’en dira-t-on » et n’ose s’inscrire en faux avec la tendance au repli identitaire du catholicisme français, vous sauvez l’honneur. Contrairement à un certain polémiste à lunettes, vous ne nous dispensez pas un cours sur ce qu’il faudrait faire, vous ne nous prodiguez pas des recettes miracles avec la suffisance que seule pourrait vous donner une idéologie. Vous ne vous présentez pas comme un « sachant » : juste comme un croyant, un simple baptisé. Reconnaissant qu’à vue humaine il n’y a pas de solution, vous nous invitez à faire confiance à Dieu et à nous laisser interpeller par ces autres  
hommes, nos semblables : à oser un regard, une parole.

Au nom de Jésus Christ, ou tout simplement de notre humanité s’il nous en reste une part.

p Frédéric Gain.